

## PAGE BLANCHE

-Y'a plus rien, que du blanc, tout est parti ! Vides, envolés, les mots, les phrases et les idées.

C'est pas la peine de continuer à creuser Maggie, y'a plus rien à déterrer.

Pendant des années j'ai écrit. Des chansons au monde entier, à des chanteurs de pacotille, à quelques vrais interprètes aussi. J'en ai écrit des phrases, mis des points au bout des lignes. Mais j'veux plus bâcler comme ça, j'veux plus envoyer mes textes, j'veux plus qu'on chante mes paroles, accompagnées de musiquettes à la con. Je veux plus fournir ces idiots, j'veux plus leur donner mon esprit à manger. Y'a pas de raison de produire « ça ». C'est fini Maggie tu m'entends ? On a atteint la couche de roches dures.

Et il est parti en claquant la porte.

Maggie est restée là les bras ballants, la bouche en « O », le cœur battant.

Il est allé s'asperger le visage, essayer d'éclaircir ses idées.

Il venait de tout envoyer en l'air, de claquer la porte au nez.

Il en avait sur le palpitant, l'homme qu'il voyait dans la glace, le visage ruisselant.

Vingt-cinq ans qu'il était exploité par cette vieille chouette de Maggie. Il en avait assez d'écrire des textes pour des personnes qui ne les comprenaient pas. Assez de devoir écrire à la pelle, par dessus la jambe, des refrains qui ne rimaient plus à rien. De toute façon il n'y arrivait plus.

Il avait beau se pencher devant son bloc-notes pendant des heures à s'arracher les cheveux, l'encre refusait obstinément de couler. Pas une strophe ne prenait forme. Et c'était encore pire devant son ordinateur. Ses doigts restaient figés au dessus du clavier, à demi pliés, dans l'attente d'une directive qui n'arrivait pas.

Ça lui était déjà arrivé avant pourtant, une panne d'inspiration. Une de temps en temps, c'est inévitable ! Malvenu mais pas inquiétant. Mais là ça durait depuis des semaines. Il était épuisé. Et la page restait blanche.

Il avait passé chaque nuit à mâchouiller son stylo, se torturant les méninges.

Et la vieille chouette passait son temps à lui demander d'écrire.

Le problème avec l'inspiration c'est qu'il arrive parfois que l'on fasse une bonne chanson, et que, en voyant les réactions et les attentes pour la prochaine, on se sente obligé de faire quelque chose de meilleur. C'est exactement comme les auteurs qui font un très bon premier roman et qui n'arrivent pas à en écrire un deuxième. Il se sentait comme ça, incapable d'écrire quelque chose de correct. Chaque idée était mauvaise, mal formulée, pas assez poétique ou bien trop lyrique.

Mais il s'était fait une raison, peut être qu'il avait loupé le coche ou sauté du train en marche. Peut-être que l'écriture ne voulait plus de lui, qu'il l'avait trop déshonorée en bradant ses textes. Tout ce qu'il savait c'est que la présence qui lui soufflait des mots à l'oreille s'était envolée.

Le parolier avait décidé qu'il arrêterait. Qu'il attendrait jusqu'à ce que la voix revienne.

Et si elle ne revenait pas ce serait fini, le papier et les rimes, pour lui.

Il avait toujours essayé de transmettre au gens l'idée que les mots pouvaient tout guérir, qu'il suffisait de les mettre en musique, de laisser la mélodie nous transpercer le cœur, le traverser de part en part jusqu'à ce que cela fasse mal et fermer les yeux. Laisser entrer la voix, écouter son message. Pleurer même, laisser échapper les perles salées qui nous brûlent les yeux. Et respirer un grand coup.

Il releva la tête, regarda son reflet dans la glace. Tout ce qu'il voyait était un homme, la cinquantaine, avec des yeux cernés, et plus aucune lumière sous les paupières.

Le parolier était sur son canapé, vautré. Il caressait machinalement son chat. Il semblait pensif, préoccupé. Soudain, une pulsion sembla le prendre. Il se leva d'un bond, faisant tomber plusieurs coussins et bousculant le matou. Il lâcha un juron, se rua sur le meuble de l'entrée, attrapa ses clés et sa veste en cuir au passage et sortit en claquant la porte. Ça semblait être une mauvaise habitude chez lui.

Il gara sa voiture en vitesse dans une ruelle et en sortit précipitamment. Puis, il marcha d'un pas toujours aussi pressé vers une des maisons avec un toit en ardoises. Arrivé sous le porche, il hésita une seconde devant la sonnette avant d'appuyer. Il inspira un grand coup en même temps qu'apparaissait à la porte une femme, qui semblait avoir la quarantaine, peut-être un peu plus.

-Qu'est ce que tu fais là ?

-Je suis venu te voir, j'en avais besoin.

-Quel intérêt ? Pourquoi ?

-Grâce, ne me dis pas que tu es toujours en colère contre moi pour cette chanson que je t'ai envoyée? Je suis un grand romantique, tu devrais le savoir, on a été mariés 15 ans après tout!

-Oui justement ! ON A ÉTÉ ! Et je te connais assez bien pour savoir que ce que tu vas me demander maintenant va être compliqué, je le vois rien qu'à ta tête !

-Bien joué, Grâce. Je veux que tu m'aides à écrire une chanson.

-Que je t'aide ?

-Oui. Tu m'as toujours inspiré... et je me suis dit qu'après tout autant tenter le tout pour le tout.

Grâce avait froncé les sourcils très fort. Si fort qu'une ride apparaissait sur son front.

Elle inspira, sembla hésiter, puis acquiesça. Elle recula et lui fit signe d'entrer.

Lorsque la porte se referma cette fois-ci, ce fut délicat et doux, comme Grâce.

Grâce l'avait trimballé dans tous les musées de la ville, ils avaient parcouru les allées de tous les parcs, exploré toutes les voies à chaque croisement, et arpenté toutes les intersections.

Rien ne lui venait, la voix semblait s'être définitivement envolée. C'était comme si toute fleur avait perdu ses pétales mais qu'elle continuait de vivre encore, le parolier se sentait comme une rose sans épines, sans défenses, sans couleurs. Et cela lui torturait le cœur, lui retournait l'estomac, lui triturait les tripes.

La musique était pour lui ce que l'eau est à la vie. Essentielle. Vitale.

Il se sentait se faner de l'intérieur, se flétrir, se dessécher.  
Et chaque heure qu'il passait sans composer l'éloignait un peu plus de sa passion.

Puis Grâce en eut assez de tourner en rond, elle décida de l'emmenner à l'aquarium.

En entrant dans la première salle, le parolier avait marqué une pause.

-Quelque chose ne va pas ?

-Je... Je me demandais si... par hasard il y aurait des raies Manta.

-Surement, oui surement. Pourquoi ?

-Je les trouve fascinantes.

Grâce pencha la tête sur le côté. On tenait peut-être quelque chose.

Jusqu'ici, c'était toujours elle qui l'avait aidé à surmonter ses crises. Même sans le savoir. Et cette fois-ci, elle comptait bien trouver une solution. Il fallait agir vite avant de se heurter à un mur. Elle le laissa la devancer dans la salle, un petit sourire de satisfaction sur le visage.

Le parolier était fasciné, il posait ses mains sur les vitres, regardait nager les poissons, il se disait que ce devait être paisible d'être un poisson. Un poisson dans l'eau est chez lui, c'est à la fois sa maison, et sa nourriture, l'eau lui est vitale, capitale.

Il aurait bien aimé se transformer en poisson, n'avoir plus à réfléchir, s'émerveiller 37 fois du même caillou en une minute. Oublier tout, avoir la mémoire d'un poisson rouge : 3 secondes.

Il aimerait sentir cette sensation d'appartenance à quelque chose, cette sensation de plénitude béate que l'on a à flotter. Respirer l'oxygène de l'eau, n'avoir plus à se préoccuper que de ce même rocher.

Mais il se disait aussi que ce serait triste. Triste d'avoir pour question existentielle de sa vie : « Que fait ce rocher là ? ».

Alors il prit Grâce par le bras, sortit à toute allure de l'aquarium, la raccompagna chez elle. Sur le pas de la porte, il déposa un baiser sur sa joue et partit sans se retourner.

Il retrouva son canapé. Son chat et sa fourrure douce. Ses cigarettes solitaires de l'après midi, fumées à la fenêtre de sa chambre, en regardant la forêt d'immeubles qui s'étendait au loin.

Il regardait passer les oiseaux, et sans se rendre compte, des idées germaient dans sa tête. Ses rêves étaient peuplés de raies Manta colorées, de cailloux gris, de pélicans, de canaris.

Peu à peu les taches de couleurs avaient envahi sa conscience, il dessinait sur ses blocs- notes les personnages de ses rêves. C'était empli de vert, de bleu, de soleil et de poissons. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel étaient représentées sur les murs de son esprit, chaque nuance, chaque teinte avait sa place dans l'espace.

Il passait son temps à appeler Grâce, allongé, regardant le plafond; assis, gribouillant sur ses carnets, le téléphone à l'oreille, un sourire idiot aux lèvres. Et sans y réfléchir il avait de vieux refrains dans la tête, cela lui semblait le début de la fin, la fin de la peur de la page blanche. Sa platine tournait en permanence, un disque vinyle vieux comme le monde y délivrant ses trésors, face A, face B et encore une fois avec un autre.

A croire que Grâce était encore la réponse, qu'encore une fois elle était sa muse. Il se sentait comme Apollon, lorsqu'elle était dans les parages, il sortait sa lyre et jouait, un air digne de battre un satyre. La flûte de Pan ne pouvait plus rivaliser.

Dans sa tête et dans son cœur, fleurissaient de nouvelles pousses. Les anciennes retrouvaient leur vigueur, et de nouveaux bourgeons éclosaient.

Ce fut comme une délivrance, quand un beau matin en se réveillant, il découvrit sous sa joue, un bloc-notes noirci de paroles. Une page, deux pages, et même trois. C'était le retour de l'espoir. Peut-être qu'elles voulaient bien de lui finalement. Sa passion et sa muse, toutes les deux indispensables à sa survie. Si indissociables l'une de l'autre, comme le poisson et l'eau, comme les satyres et les cornes, comme Pan et la nature, comme Apollon et sa lyre, comme l'écriture et la musique.

L'inspiration était revenue, et avec elle quelque chose de tout aussi précieux. Sa Grâce de la musique.